

L'action

Roger Guy

Volume 1, Number 1, 1988

Les CLSC à la croisée des chemins

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301014ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301014ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guy, R. (1988). L'action. *Nouvelles pratiques sociales*, 1(1), 157–166.
<https://doi.org/10.7202/301014ar>

LES PRATIQUES SOCIALES D'HIER

L'action

Roger Guy

*Avec la permission de l'auteur, nous reproduisons ici, dans la rubrique **pratiques sociales d'hier**, de larges extraits d'un texte théorique publié dans **Parti-Pris**, vol. 3, no 10 (mai 1966), pp. 6-17. Roger Guy avait rédigé cet article sur le changement social à la suite de son expérience d'intervenant social au Bureau d'aménagement de l'Est du Québec (BAEQ) en Gaspésie. Nous voyons ce texte comme une contribution située dans le contexte des années 1960, concernant les conditions théoriques et stratégiques du renouvellement en profondeur des pratiques sociales.*

L'homme d'action est souvent un romantique : c'est-à-dire qu'il ne cherche pas à éclairer ce qui le définit : l'action. D'où, la plupart du temps, son inefficacité.

Avant tout, l'action vise un objectif ; et puisqu'elle vise un objectif, autant qu'elle l'atteigne. Il apparaît donc important de se faire une représentation

cohérente des différentes modalités de l'action et de savoir ce que chacune peut apporter. Dans cet exposé, je propose un schéma pour une théorie de l'action, schéma qui réalise une synthèse plus ou moins fructueuse, mais dont il est possible de s'inspirer, notamment dans l'élaboration d'une stratégie. On rencontrera dans ce texte bien des simplifications ; j'invite le lecteur à goûter tout le repos qu'elles procurent.

1. Définition

Pour la durée de l'exposé, le terme « action » désigne dans mon esprit l'ensemble des comportements d'un individu ou d'un groupe structuré qui visent à provoquer un changement déterminé dans une collectivité donnée. C'est donc de l'agir de l'agent de changement qu'il s'agit. Le terme peut s'entendre également dans le sens de changement opéré par une collectivité ; dans ce sens, c'est le résultat de l'action de l'agent de changement qu'on désigne : c'est une acception plus sociologique du terme¹. Pour les fins de mon exposé, j'élimine cette acception.

2. Cadre dans lequel s'inscrit l'action

[...] En gros, l'action peut se situer dans trois cadres idéologiques différents auxquels correspondent des philosophies politiques particulières : le conservatisme-réactionnaire, le réformisme et la révolution.

Choix entre l'action révolutionnaire et l'action réformiste

Parmi les réformistes, on peut distinguer les réformistes-socialistes et les réformistes-libéraux ; stigmatisons en disant que les premiers savent où ils veulent aller mais qu'ils y vont lentement, tandis que les seconds ne le savent pas mais qu'ils y vont vite.

Habituellement, on discute sur le choix entre l'action réformiste-socialiste et l'action révolutionnaire. Disons que dans le dernier cas les exigences morales sont plus lourdes à porter, mais que l'homme d'action bénéficie de la netteté théorique et stratégique.

1. Lire à ce propos Alain Touraine, *Sociologie de l'action*, Paris, Seuil.

Le réformiste, par contre, est sans cesse dans une situation ambiguë ; parce que son action se situe dans le cadre de l'idéologie capitaliste, il est toujours empêtré dans les contradictions du système ; il ne peut échapper non plus à l'incertitude en ce qui concerne les étapes à franchir et le point d'aboutissement de son action. De façon générale, il devient après peu de temps ou aboulique (absence morbide de volonté) ou activiste (l'action pour l'action) ; à moins qu'il ne soit happé en cours de route par l'instinct de puissance et reflue ainsi vers l'arrière-garde du système (voilà un « statement » comme je les aime : bien frappés, ronflants et fendants).

Vis-à-vis l'action, le révolutionnaire n'a que des problèmes de stratégie ; le réformiste a des problèmes de principes, sa vie est faite de dilemmes. Pour échapper à ces contradictions de principes propres à l'action réformiste, le système fait de l'action un problème de « techniques », alors qu'il s'agit d'abord d'un problème politique. C'est ainsi qu'il existe toute une école de sociologues et de « social workers » américains qui cherchent par des techniques d'action particulières à résoudre des problèmes politiques et sociaux (je parle du « Community development », du « Community Organisation », du « University settlement », etc.). Voilà pour le cadre idéologique. [...]

3. Objectifs de l'action

De façon générale, lorsqu'on agit, c'est qu'on veut changer quelque chose. L'action sur une collectivité vise donc à provoquer un changement dans la situation de cette collectivité ou chez les hommes eux-mêmes. La nature du changement que l'on veut provoquer dépend — c'est une autre évidence — des intentions des initiateurs de l'action. On peut désirer un changement structural (régime économique, institutions politiques, etc.) ou un changement de mentalité (ou idéologique). L'un ne va pas sans l'autre, peut-on dire : l'un peut aller sans l'autre dans l'esprit de l'homme d'action. Et ce fait a de grandes conséquences dans l'action. Pour le révolutionnaire, son action vise ultimement à favoriser l'émergence d'hommes nouveaux. Mais cet objectif ne saura être atteint sans un changement structural préalable, lequel ne peut être l'œuvre que d'un premier noyau d'hommes nouveaux. Le révolutionnaire cherchera donc à la fois des changements de structure et des changements de mentalité. L'élaboration d'une stratégie consiste d'abord

à hiérarchiser ces objectifs : objectifs ultimes et intermédiaires, objectifs se rapportant tantôt aux structures tantôt à la mentalité.

4. Les différentes approches à l'action

L'approche dans l'action détermine l'existence ou la non-existence de stratégie dans cette action. L'homme d'action qui procède sans stratégie adopte une approche « par projet » ; tandis que celui qui établit d'abord une stratégie adopte une approche globale. Il n'y a pas nécessairement de rapport direct entre l'approche et le cadre dans lequel se situe l'action ; notons seulement que le réformiste-libéral ne peut adopter que l'approche « par projet ». (J'emprunte l'expression « par projet » au vocabulaire des économistes ; il existe chez eux une théorie selon laquelle la meilleure façon de favoriser le développement économique consiste à réaliser dans une région donnée un projet d'envergure (usine, centre touristique) qui stimule l'économie de cette région sans qu'il soit nécessaire d'intervenir autrement ; cette théorie s'oppose à l'idée de planification globale.)

Ceux qui adoptent l'approche « par projet » invoquent l'argument qu'il est impossible de prévoir la façon dont l'évolution se fera, et qu'il n'est pas bon de planifier l'évolution. Les empiristes et les activistes, de même que la plupart des pragmatiques et des opportunistes logent à cette enseigne. L'approche globale suppose une planification de l'action dans l'espace et dans le temps. Pour être productive, cette approche exige de l'intelligence dans l'élaboration de la stratégie et de la souplesse dans l'action (pour pouvoir effectuer en cours de route les corrections nécessaires dans la stratégie). D'autre part, elle peut demander plus d'efforts et provoquer plus de tension chez l'homme d'action ; mais il s'agit là d'une question d'attitude : le franchissement d'une étape peut être, en soi, aussi valable et satisfaisant que « l'atteinte » du but. Mais pour avoir cette conviction il faut posséder ce réalisme qui nous dit que l'idéal poursuivi ne peut être transposé dans l'immédiat sans ménager des étapes ; il faut vouloir l'étape autant que le but, parce que sa nécessité n'est pas moindre. L'attitude contraire est une des variantes du gauchisme.

(Pour distinguer davantage, je dirais qu'il peut y avoir une troisième approche, une approche « milieu » : elle serait le fait de ceux qui savent où ils vont, mais qui se laissent guider par leur flair ou par la direction du vent pour s'y rendre.)

5. Les démarches de l'action

Je disais plus haut que, globalement, toute action vise un changement dans un milieu donné. Le problème de l'action se ramène donc à déterminer quelle est la meilleure façon de provoquer un changement. J'appelle « démarche de l'action » la façon qu'emprunte l'homme d'action pour provoquer le changement.

Je m'en vais donc vous révéler ce terrible secret qui vous permettra de provoquer à volonté des changements sociaux. Disons d'abord qu'il existe de nombreux points de vue là-dessus et que la psychologie sociale n'en est pas arrivée à établir un consensus. Les uns disent que les situations ne changent que si les hommes changent ; les autres disent l'inverse. Autres affirmations : les hommes ne bougent que s'ils sont bottés au derrière, que s'ils éprouvent un malaise physique ou émotif ; seul un objet désiré (idéal, appât du gain) peut provoquer les transformations collectives ; on n'obtient rien par la force, etc.

Une chose est certaine : c'est que biologiquement ou socialement il y a toujours un stimulus à l'origine d'un mouvement. Le changement obtenu par suite de ce mouvement sera consenti ou non, profond ou superficiel, structural ou idéologique, mais il existera. Pour les hommes, les stimuli seront ressentis comme des émotions, lesquelles peuvent donc être considérées comme les ressorts du changement, chez les individus comme chez les collectivités. Les stimuli peuvent être extrêmement variés, allant de la coercition physique pure à la permissivité totale et insensée (parce qu'alors il n'y a plus de stimulus). Nous avons ainsi les deux pôles d'un continuum sur lequel nous pouvons placer tout genre de stimuli.

Démarche coercitive		Démarche incitative	Démarche permissive	
Coercition	Action policière	Propagande	Information	Permissivité
	Harcèlement	Prosélytisme	Témoignage	
Continuum des stimuli				
LES DÉMARCHES DE L'ACTION				

Sommairement, on peut dégager de ce continuum trois démarches qu'il est possible d'adopter dans l'action selon le type de stimuli dont on fait usage : une démarche permissive, une démarche incitative et une démarche coercitive. En fait, tout stimulus est une violence et il ne peut y avoir d'action sans stimulus. C'est donc

arbitrairement qu'on peut dire d'une démarche qu'elle est permissive ou coercitive ; on se réfère alors au degré de violence inhérent à la catégorie de stimuli utilisée. Le schéma ci-dessus résume ce qui précède.

La démarche coercitive

La démarche coercitive peut prendre plusieurs formes ; la coercition peut être physique ou morale, elle peut être le fait d'un corps policier, d'une législation ou de la pression sociale. Quoi qu'il en soit, le gars ou le groupe sur lequel elle est appliquée pose des gestes contre son gré. La coercition ne peut être appliquée sur l'ensemble d'une collectivité en même temps (à moins qu'il ne s'agisse d'une domination étrangère) ; elle doit s'appuyer sur une partie de cette collectivité qui détient la force nécessaire.

Ainsi, la répression qui est le fait de la grande bourgeoisie s'appuie sur la moyenne bourgeoisie et utilise une force policière ; de même le révolutionnaire s'appuie sur la classe laborieuse pour mater la bourgeoisie. On peut prendre pour acquis que la démarche coercitive permet d'effectuer plus rapidement un changement structural, comme le renversement du régime bourgeois ou la réforme agraire (si la conjoncture permet l'utilisation de cette démarche). Mais le changement ainsi réalisé n'est pas pour autant inscrit dans la mentalité et il demeure artificiel et fragile tant que cette condition n'est pas remplie.

La démarche incitative

La démarche incitative utilise pour sa part des stimuli comme la propagande, certaines législations ou la corruption. Cette démarche accepte pour un temps ou définitivement l'existence de contradictions dans la situation sur laquelle elle veut agir. Elle peut facilement fausser les esprits parce qu'elle ne pose pas le fond du problème.

La démarche permissive

Quant à la démarche permissive, elle est sans conteste celle qui a le plus de chance de favoriser un changement réel au niveau de la conscience populaire. Il ne s'agit pas, selon cette démarche, d'attendre que le changement se produise (dans ce cas, il n'y aurait plus d'action). On applique des stimuli, mais il ne s'agit pas d'ordres, de recommandations ou d'appels aux instincts. Essentiellement,

cette démarche vise à mettre en situation des individus ou des groupes de façon à ce qu'ils réagissent au niveau de la conscience. Cette mise en situation peut être la présentation d'une image, l'introduction d'une méthode (dans un groupe de discussion, par exemple) ou la divulgation de données objectives. C'est donc une incitation à la rationalité et à la recherche, une invitation au mouvement de l'autre en vue de provoquer chez lui un élargissement du champ de conscience ou une participation spontanée. En un sens, on peut parler de psychanalyse de groupe ou collective.

En plus de constituer un appel à la conscience, la démarche permissive cherche à activer et à canaliser l'énergie qui est contenue dans un groupe ou une collectivité et à remporter « l'adhésion consentie ». C'est pourquoi, elle peut très bien devenir de la manipulation ; tout dépend de l'accent qu'on met sur l'éveil de la conscience. Toutefois, il faut bien reconnaître que dès qu'il y a action, il y a une certaine manipulation ; on n'y échappe pas. Mentionnons que l'animation sociale, qui est très à la mode ces temps-ci, est un type d'action qui favorise la démarche permissive, mais qui, en fait, adopte très souvent la démarche incitative. [...]

La violence dans l'action

Il existe à un moment donné de l'évolution historique d'une collectivité une certaine somme de violence contenue en elle ; selon plusieurs, cette violence ne peut être effacée que par la violence². Il ne s'agit point là de mysticisme ni d'une apologie de la violence. Il suffit pour se convaincre du réalisme de cette affirmation de transporter à l'échelle des collectivités la démarche que doivent suivre les individus avant de réussir à se débarrasser de (et non pas sublimer) la violence qu'ils portent en eux : ils doivent nécessairement en exprimer un peu. Cependant, dans l'action, on peut pratiquer l'économie de la violence ; on peut déterminer un dosage dans « l'effaçage » de la violence par la violence. Il appartient à la stratégie de déterminer ce dosage, de diriger cette violence là où elle sera productive, ceci en fonction de la capacité d'absorption de la nation à chacun des moments de l'action (afin de ne pas provoquer l'éclatement tout en assurant un rythme de changement le plus rapide possible). Il ne s'agit pas là du mythe de la marche forcée socialiste. Il y aurait quatre

2. Franz Fanon dans *Les damnés de la terre*, exprime en des pages magnifiques l'impossibilité pour le peuple d'effacer la violence autrement que par la violence.

livres, peut-être cinq, à écrire sur la violence capitaliste ; la différence est que cette violence ne sert pas à construire la société, mais plutôt à assouvir l'instinct de puissance d'hommes et de nations barbares ; de plus, elle ne s'efface jamais. La violence répugne au révolutionnaire authentique plus qu'à tout autre puisqu'il aspire à la faire disparaître de l'ordre des choses. Cependant, son réalisme l'amène à reconnaître qu'il ne peut l'éviter pour un temps. Il la fera donc servir d'abord à l'instauration de structures nouvelles (changements économiques et politiques à court terme), et ensuite à la libération émotive des humiliés afin qu'ils puissent dès lors consacrer leurs énergies à construire l'ordre nouveau.

Mentionnons que, dans l'ordre tactique, le révolutionnaire n'a recours à la violence que si elle exprime et correspond à la violence que le peuple porte en lui ; c'est ainsi que se pratique l'économie de la violence : la violence exprimée par l'un libère l'autre, comme le font les paroles du poète. L'expression de violence qui n'exprime que la seule violence de l'homme d'action est inutile et nuisible.

6. Les stimuli [...]

7. Action et stratégie

J'ai indiqué plus haut que la stratégie n'était pas toujours présente dans l'action. Cependant, l'action révolutionnaire, qui adopte une approche globale, est de celles qui s'exercent à partir d'une stratégie. Voyons brièvement comment s'élabore une stratégie.

Stratégie et problématique

En premier lieu, l'action devant se situer dans l'espace et le temps, il faut caractériser cet espace et ce temps : il faut se faire une problématique de la situation. J'emploie ce mot parce qu'il claque agréablement dans la bouche, et je lui donne le sens suivant : la problématique est la façon dont on interprète la réalité d'une collectivité donnée, dans son développement historique, sa situation présente, les rapports de force qui existent en son sein et en face des autres collectivités. Il s'agit en somme d'une sorte de diagnostic politique : qu'est-ce qui peut, chez nous, favoriser l'action révolutionnaire ? Qu'est-ce qui peut l'entraver ? C'est à partir de cette problématique

appliquée que s'élabore la stratégie³. Le succès d'une stratégie dépend en très grande partie du réalisme dont font preuve ceux qui construisent la problématique. (Lorsqu'on parcourt la littérature révolutionnaire, rien ne frappe autant que le réalisme des chefs révolutionnaires; ces hommes étaient ou sont d'une immédiateté extraordinaire.) La sensibilisation au milieu et à la situation permettra donc aux stratégies de situer avec efficacité l'action dans l'espace et le temps.

Stratégie et théorie de l'action

En second lieu, la stratégie s'élabore à partir d'une théorie de l'action, laquelle doit donner une cohérence et une direction à l'action. Si on s'en réfère au contenu des pages qui précèdent, la stratégie doit :

- déterminer et hiérarchiser les objectifs de l'action :
- déterminer la démarche qui sera adoptée vis-à-vis tel groupe ou telle structure (les différentes classes, les intellectuels, l'État, les autres pays, etc.), à chacun des moments de l'action :
- déterminer quels stimuli, tactiques ou moyens seront utilisés dans telle démarche et à tel moment de l'action ;
- déterminer les modalités de la mise sur pied et du fonctionnement de l'appareil (cadre politique de l'action) qui encadre les militants.

Conclusion

En bref, l'action peut être caractérisée de plusieurs manières: selon le cadre idéologique où elle s'exerce, elle sera réactionnaire, réformiste ou révolutionnaire; selon l'existence ou la non-existence de stratégie, elle sera globale ou partielle (par projet); selon la démarche de l'homme d'action, elle sera coercitive, incitative ou permissive.

Tout cela est très théorique, évidemment. C'est le genre de réflexion qu'il faut faire à un moment donné afin de se situer, mais sur laquelle il ne faut pas s'attarder. D'autant plus que l'étude de la problématique, l'élaboration de la stratégie et l'action elle-même sont beaucoup plus intéressantes.

3. Plusieurs articles de *Parti-Pris* ont traité de cette question et constituent un déblayage intéressant. Notamment l'article de Mario Dumais: « Les classes sociales au Québec » et le « Manifeste 65-66 ».

D'autre part, ce ne sont pas des considérations théoriques qui déterminent le choix que l'on fait dans l'action (si on choisit d'agir) entre la révolution, le réformisme ou la réaction. La théorie ne nous aide qu'à savoir où chacun de nous se situe et ultérieurement à éclairer notre action. Les facteurs qui déterminent le choix de chacun sont beaucoup plus impondérables. En plus de ceux qui se rattachent à la hiérarchisation particulière des valeurs que réalise chaque individu, il y a ce fait que les problématiques dont nous disposons ne font pas ressortir suffisamment l'évidence du bien-fondé de tel choix par rapport à tel autre. Actuellement, aucun diagnostic de la situation ne me paraît apte à convaincre (de cette conviction qui animait les premiers révolutionnaires) de l'opportunité et de l'efficacité de l'action révolutionnaire dans un pays industrialisé ou à haut niveau de vie. Dans quelle mesure l'ordre établi est-il suffisamment fort dans un tel pays et la réaction suffisamment organisée pour tuer dans l'œuf ou faire végéter indéfiniment toute action révolutionnaire? Dans quelle mesure également la classe laborieuse est-elle trop contaminée par l'esprit bourgeois et gâtée par l'hédonisme pour rejeter tout effort en vue du renversement du système? Pourtant, je me dis qu'il doit bien y avoir un moyen. C'est la nécessité d'une problématique plus éclairée et d'une stratégie renouvelée que je pose. Car, l'homme d'action a besoin de croire à l'efficacité de son action⁴.

4. Note de la rédaction de NPS: le choix de ne pas reproduire en totalité le texte de 1966 a entraîné la suppression de trois notes en bas de pages dans lesquelles Roger Guy faisait des références à d'autres auteurs, notamment à Carl Rogers et à Pierre Vadeboncoeur (*L'autorité du peuple*, éditions de l'Arc).